

France

# Trait d'Union

JACQUES DUQUESNE

Il n'aimait pas son prénom. Jean-Baptiste. Trop long. Même sans trait d'union, comme on doit pourtant l'écrire, en bon Français, entre Jean et Baptiste.

Chacun peut le comprendre. Son nom de famille, en effet, était déjà aussi long : Vandecasteele. Son père, qui habitait Paris (comme son propre père et le père de son propre père et ainsi de suite depuis le temps de Napoléon), avait beau lui expliquer qu'en bon français cela signifiait Du Château, cela ne lui faisait ni chaud ni froid. Pour une raison simple que chacun peut comprendre aussi : écrire son nom complet sur un feuillet administratif, un tel nom, comptant vingt-cinq lettres, était une vraie corvée.

Jean-Baptiste Vandecasteele s'en était aperçu à la rentrée scolaire, quand il fut assez grand pour écrire. Le maître avait demandé aux élèves de la classe de remplir chacun une petite fiche comportant leur nom, leur prénom, leur adresse, la profession des parents, le nombre de frères et sœurs, s'ils en avaient, et enfin ce qu'ils voudraient faire plus tard, s'ils le savaient. Lui, Jean-Baptiste, savait. Il avait écrit : explorateur d'étoiles. Pas moins. Le maître avait eu un petit sourire. Moqueur ? Impossible de le savoir.

La difficulté n'était pas là. La difficulté était le temps qu'il avait mis à remplir sa fiche. Avec un prénom et un nom aussi longs, bien sûr. Sans compter qu'il habitait une rue au nom presque interminable : rue du Château des rentiers. Il faut savoir que la rue du Château des rentiers, à Paris, où habitent des gens comme vous et moi, comprend aussi un immeuble où sont accueillis, la nuit, des clochards ou des sans domicile fixe (SDF.) ; ce qui suscite souvent de mauvaises plaisanteries. Mais ce n'était pas le problème de Jean-Baptiste. Le problème, c'était bien sûr la longueur : vingt lettres. A quoi il fallait ajouter le numéro de l'immeuble : 127 bis. Faites le compte : prénom, nom, adresse donnent au total cinquante et un chiffres ou lettres. Jean-Baptiste ignorait qu'il allait, plus tard, se passionner pour des chiffres bien plus époustouffants, considérables. Ce qu'il constata, lui, ce terrible matin de la rentrée scolaire où il dut remplir la fiche comportant nom, prénom, adresse et la suite, c'est qu'il fut le dernier à l'avoir terminée. Il craignit d'être considéré comme un illettré, un incapable. C'est ce jour là qu'il décida de supprimer le trait d'union, le petit signe qui, en bon français, relie Jean et Baptiste. C'était toujours cela de gagné, comme disait son père.

Il faut maintenant parler de son père. Car il joue un rôle assez important dans cette histoire. Puisqu'il avait choisi d'appeler son fils Jean-Baptiste, expliqué à son épouse, un peu réticente, que ce prénom était le plus approprié que puisse porter leur premier enfant, puisque Jean-Baptiste, le vrai, avait souvent été appelé le Précurseur, précurseur de Jésus évidemment. Donc, pour un premier enfant, Jean-Baptiste serait un prénom adéquat. Marie-Antoinette s'était inclinée. Sa maman s'appelait en effet Marie-Antoinette ! Il faut croire que le père de Jean Baptiste avait un faible pour les noms composés et

interminables. Peut-être pour compenser sa propre petitesse, si l'on peut dire. Car il se prénomma Luc. Ce que Jean Baptiste ne manquait pas de lui faire remarquer avec quelque acrimonie. « C'est pas juste ! » disait-il. Et c'est le pire reproche, la pire plainte, que puisse émettre un enfant : « C'est pas juste »

Quand même, Jean Baptiste aimait beaucoup son père. Parce que Luc, le soir, quand Marie-Antoinette mettait un peu d'ordre dans la maison, lui racontait des histoires à dormir couché. Pour le faire dormir, justement. Au début, quand Jean Baptiste était tout petit, Luc se refusait à cet exercice parce que le livre à la mode, alors, pour l'aide aux jeunes parents inquiets de bien élever leurs chers petits, expliquait qu'il ne fallait pas les endormir avec des chansonnettes ou des histoires. Il fallait laisser faire la nature ... Aucun artifice, aucun truc ne devait être employé. Tant pis si le bébé pleurait... Qu'il pleure ! Il finirait bien par se fatiguer, et la fatigue l'emporterait au royaume du sommeil. Le livre était l'œuvre d'un docteur américain nommé Spock, qui multipliait les conseils de ce genre. Il se vendit à plusieurs millions d'exemplaires, et le docteur Spock gagna de très nombreux dollars. Une trentaine d'années plus tard, il publia un autre livre pour expliquer qu'il s'était complètement trompé. Tous les parents qui se souvenaient d'avoir entendu chaque soir pleurer leurs bébés longtemps, et avaient dû consentir de rudes efforts pour ne pas aller les bercer gentiment, se précipitaient pour lire le « mea culpa », la confession du docteur Spock. Ils avaient le sentiment de se venger. Lui, le docteur, gagna encore de très nombreux dollars, une petite fortune bien que la valeur du dollar ait beaucoup baissé entre Spock 1 et Spock 2.

Jean Baptiste avait quelques mois quand parut le livre-confession du docteur Spock. Ce fut une chance pour lui. Car Luc, à la naissance, écoutait encore les conseils de sa mère, qui était de la génération Spock 1 : il fallait, disait-elle, le laisser pleurer. Marie-Antoinette, elle, salua la parution de Spock 2 avec bonheur. Parce qu'elle supportait mal que sa belle-mère s'occupât de l'éducation de Jean Baptiste. Et parce qu'elle n'aimait pas entendre pleurer son bébé. Elle souligna d'ailleurs que, pendant des années, les médecins avaient expliqué qu'il fallait coucher les nouveaux nés sur le ventre, ce qui renforcerait leur colonne vertébrale, avant de dire exactement le contraire quelque temps plus tard, à la suite de quelques « morts subites du nourrisson », suivant le terme officiel.

Tout cela n'explique apparemment pas pourquoi Jean Baptiste écrivit sur la fiche demandée par le maître, le jour de la rentrée des classes, qu'il voulait être explorateur d'étoiles. Pourtant, si. Il existe un lien direct. Très direct même. Nous y voilà !

Vous l'avez deviné, bien sûr : Luc était un passionné d'étoiles. Pas tellement par l'astronomie ou l'astrophysique. C'était plutôt le côté romantique du monde céleste qui l'attirait, les légendes, les chants où les étoiles avaient toujours le beau rôle, la beauté des ciels si purs quand la nuit se piquette de mille lueurs lointaines, si lointaines et si brillantes, mille lueurs semeuses de rêves.

Luc avait donc bercé son fils d'histoires d'étoiles. Et bien vite constaté qu'elles ne l'endormaient pas... Pas du tout. Alors que c'est bien la fonction des histoires que l'on conte aux petits enfants, le soir : les emporter vers le sommeil. Luc avait remarqué que c'était le cas quand il parlait de fées, de castors qui construisaient des maisonnettes sur des ruisseaux, ou de souris qui ridiculisaient les chats en leur créant les pires ennuis. Après quelques minutes, Jean Baptiste tombait de sommeil. Si bien que l'on pouvait recommencer la même histoire le lendemain en se disant qu'il n'en connaîtrait jamais la fin. Mais

les étoiles, pas du tout. Au contraire : Jean Baptiste s'asseyait sur son petit lit et en redemandait : une autre ! une autre !

Dès qu'il le put, et dès que les maudits nuages cessèrent de cacher le ciel, Luc emmena donc son fils sur le pas de la porte pour lui montrer la Grande Ourse, le Cygne, et la Lyre. Ces deux dernières constellations étaient pourtant plus difficiles à distinguer. Mais Luc faisait comme si – « Là, au-dessus de la cheminée de l'hôtel, tu vois bien » – sans trop se soucier de l'exactitude de ces repérages. Jean Baptiste s'en satisfaisait, du moins dans les premiers temps, objectant toutefois, surtout au début, que la Grande Ourse ne ressemblait guère à une ourse, du moins tel qu'il en avait vu un jour où Marie-Antoinette l'avait traîné jusqu'au zoo, en compagnie de ses deux petites sœurs, plus attirées par les animaux que par les étoiles.

La première vraie difficulté ne vint pas de la Grande Ourse. Jean Baptiste, qui avait parfois tendance à philosopher, s'était résigné, se disant qu'après tout, puisque l'on donnait parfois des noms curieux aux choses et aux gens, pourquoi ne pas appliquer le nom d'un animal sauvage à quatre étoiles formant une sorte de carré mal fichu qu'en précédaient trois autres ? A son avis, cette figure aurait pu s'appeler le chariot. Mais bon... Jean Baptiste n'était pas un rebelle, un opposant. Sauf pour le petit trait d'union au milieu de son prénom.

La première vraie question qui mit Luc en difficulté concernait le soleil. Jean Baptiste, encore bien jeune alors, voulut savoir pourquoi les étoiles n'apparaissaient que lorsque le soleil, lui, disparaissait. Luc se lança donc dans une longue explication de la rotation de la terre autour du soleil et s'aperçut soudain que, pour son fils, les étoiles n'étaient que des petites parcelles de soleil qui s'étaient détachées de lui. En raison, peut-être, de la chaleur trop intense. Arriva aussitôt une seconde question : quelle était l'étoile la plus proche de la terre ? Là, il faut bien le dire, Luc ne sut que répondre, prétextant que, ce soir-là, le froid se faisait trop vif, que Marie-Antoinette le gronderait s'ils s'attardaient sur le bitume, que, d'ailleurs, il était fatigué parce que le chef comptable, au travail, lui avait cassé les pieds, bref, submergea Jean Baptiste d'un amas de réponses dont aucune ne convainquit le garçon. Mais celui-ci aimait assez son père pour ne pas le montrer : comme nous l'avons vu plus haut, il avait tendance à philosopher et l'une des règles qu'il s'était forgées voulait qu'il ne fallait pas blesser ceux que l'on aime.

Dès que Jean Baptiste fut endormi, Luc se précipita vers son ordinateur portable et chercha la réponse sur Google. Il apprit aussitôt – avec quelque surprise, il faut le souligner, bien que ce ne soit pas à l'honneur de l'enseignement qu'il avait reçu – il apprit, donc, que l'étoile la plus proche de la Terre était justement le soleil. Et, poursuivant ses recherches – ce qui est beaucoup dire, car sur Google et ses concurrents, il n'est pas toujours nécessaire de chercher longtemps – que la deuxième étoile proche de la Terre, Proxima du Centaure, était 250 000 fois plus éloignée de notre planète que le soleil. Surtout, il découvrit avec stupeur que la représentation qu'il avait du ciel était restée celle d'un homme du XVIIème siècle, celle des cartes planes, où le tracé des constellations perpétuait l'illusion de mettre à la même distance de nous des étoiles prodigieusement éloignées les unes des autres. Il s'était imaginé que la science avait progressé plus rapidement. En affinant ses recherches, il trouva néanmoins matière à consolation sur les sites de l'histoire du satellite astrométrique européen Hipparcos. Lancé par la fusée Ariane, il permit à la toute fin du XXème siècle la publication d'un catalogue de positions et de

distances de plus de 100 000 objets célestes. Des étoiles comme Proxima du Centaure se retrouvaient mesurées avec une précision inégalée ; le satellite avait révolutionné les cartes du ciel quand les astronomes terrestres, en plus d'un siècle, avaient péniblement déterminé la distance d'à peine 8 000 étoiles, rien pour ainsi dire.

Il faillit aller réveiller Jean Baptiste pour l'en informer. Il attendit quand même l'heure du petit déjeuner le lendemain matin, quand chaque membre de la famille s'affaire, de crainte d'arriver trop tard au travail ou à l'école. Surtout ce jour là, qui était celui de la rentrée. C'est pourquoi Jean Baptiste Vandecasteele inscrivit sur sa fiche qu'il voulait être explorateur d'étoiles. Le soleil lui semblait à sa portée. Son père, dans la hâte de ce matin-là, ne lui avait dit mot de Proxima du Centaure. Il craignait d'ailleurs quelque remarque désobligeante pour les scientifiques qui donnent des noms aussi étranges à des étoiles, et osent appeler Proxima un corps céleste si lointain. A moins qu'ils n'aient beaucoup d'humour. C'est l'hypothèse que retint spontanément Jean Baptiste quand Luc lui parla, le soir même, de cette Proxima. Et le garçon se réjouit davantage d'avoir annoncé à son maître d'école qu'il voulait explorer les étoiles. Si, en plus de leur science, les spécialistes de l'espace étaient drôles, cela valait le coup d'en être !

Dès qu'il fut couché, le soir même, son père consulta à nouveau l'Internet et retourna sur les sites dédiés aux catalogues d'étoiles. Il apprit ainsi que la Voie Lactée, qui l'avait souvent fait rêver, comptait plusieurs centaines de milliards d'étoiles, ce qui le fit rêver davantage encore à l'immensité de l'univers. Et il se réjouit à l'idée de la tête de Jean Baptiste quand il lui donnerait ces chiffres effarants, bien plus importants que les déficits des banques américaines, c'est dire !

Hélas ! trois fois hélas, quand Luc annonça le lendemain soir qu'il avait jusque là gardé pour lui une information inouïe sur la Voie Lactée, tant elle lui semblait extraordinaire, Jean Baptiste l'interrompit pour lui donner la réponse, précisant que, lui aussi, savait s'informer sur internet, ce que ne fit pas rire Luc mais le remplit de fierté. Marie-Antoinette, elle, s'esclaffait.

Jean Baptiste ajouta une autre précision, qui l'avait beaucoup intéressé : la découverte en 2003, et sa photographie en 2005 par le télescope spatial Hubble d'une planète appelée bizarrement – allez savoir pourquoi – 2003 UB313, planète plus grosse que Pluton qui n'avait que 2 300 kilomètres de diamètre. Ce qui avait créé des polémiques chez les spécialistes. Les uns prétendaient que cela faisait une planète de plus dans le système solaire ; les autres, au contraire, une de moins. Jean Baptiste n'avait pas très bien compris comment, si l'on ajoute une chose quelconque à un paquet d'autres choses quelconques, cela faisait une de moins au total. Il reconnaissait qu'après tout ses connaissances en arithmétique étaient limitées, mais s'étonnait qu'un plus devienne un moins. Les astronomes ou astrophysiciens – il ne voyait pas bien ce qui les différenciait – étaient, en tout cas, des gens bizarres pour compter ainsi. Mais avec eux, au moins, il ne s'ennuierait pas. Décidément, il voudrait être explorateur d'étoiles, même s'il faudrait se limiter aux planètes. Façon de parler, car il y aurait de quoi faire.

Marie-Antoinette, qui avait fini de rire et que toutes ces histoires ennuyaient (il faut le reconnaître, en dépit de l'existence de femmes astronomes de très grand savoir), avait allumé le téléviseur familial. Regarder le journal de vingt heures était un rite auquel elle ne se déroba plus depuis qu'était annoncée une nouvelle présentatrice. « Tiens, en voilà des étoiles », constata aussitôt Luc.

Jean Baptiste, qui méprisait désormais la télévision – une affaire de vieux – au profit d'internet, daigna quand même jeter un regard vers l'écran. Le Président de la République y parlait devant deux drapeaux, c'était la nouvelle tradition : le tricolore français et le bleu semé d'étoiles de l'Europe.

Jean Baptiste s'étonnait. Pourquoi douze étoiles seulement ? Cela faisait joli, ce cercle d'étoiles, comme une couronne. Mais en réalité, il devrait y en avoir plus.

Luc se lança dans de complexes explications. D'où Jean Baptiste conclut que son père ne savait pas pourquoi douze et pas vingt sept, ou vingt six, si l'on décomptait l'Angleterre qui était dedans tout en regardant ailleurs, l'Irlande, qui faisait des manières, ou la Pologne ou encore... Bref, tous ces pays avaient du mal à s'entendre. Alors qu'ils étaient peu nombreux. Pas comme les centaines de milliards d'étoiles de la Voie Lactée qui donnaient d'elles une aussi belle image. Quoique, peut-être, elles puissent se livrer à de terrifiantes guerres des étoiles. Bien pire que celles du cinéma. Des questions qui relancèrent son désir d'y aller voir.

S'étant résigné à cet impossible, il décida quand même, ce jour là, d'ajouter un petit trait entre Jean et Baptiste. Ce qui ferait passer son prénom de douze signes à treize. Chance ou malchance ? On disait l'un et l'autre, signe que l'on ne savait pas. Comme pour le nombre des planètes ou des étoiles.

Mais ce petit trait là était un trait d'union.

Né en 1930 à Dunkerque, Jacques DUQUESNE passe son adolescence sous les bombardements de la Deuxième Guerre mondiale. Il travaille d'abord à « La Croix » (1957-1964) où en tant que grand reporter, il couvre notamment la Guerre d'Algérie et dénonce l'emploi de la torture ; puis à L'Express (1967-1971). En 1972, il participe à la fondation du magazine « Le Point », avant d'en devenir le rédacteur en chef (1974-1977) puis le président directeur général (1985-1990), enfin le Président du conseil de surveillance. Il préside en outre, l'Association pour le soutien des principes de démocratie humaniste. Cet engagement se double d'une activité littéraire intense (plus de vingt-cinq ouvrages). Il mène une carrière d'essayiste (*Les Catholiques français sous l'Occupation en 1966*) et de romancier (*Maria Vandamme*, prix interallié 1985, *Les Héritières*, 2001-2002). Ses fresques historiques sont traduites dans toute l'Europe et ont fait l'objet de nombreuses adaptations télévisées.